

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un voyageur exemplaire Valéry Larbaud

René Palmiery

Volume 14, numéro 3 (81), juillet 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palmiery, R. (1972). Un voyageur exemplaire : Valéry Larbaud. *Liberté*, 14(3), 131–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un voyageur exemplaire : Valéry Larbaud

Qu'est-ce qui distingue Valéry Larbaud des autres voyageurs de son temps ?

A la Société de 1900 et des expositions universelles, Loti propose des sensations exotiques, des impressions de sentimentalité pittoresque. Barrès continue la tradition romantique et s'enflamme passionnément pour un pays, Venise ou Tolède, où il est allé chercher son âme.

De Valéry Larbaud, on pourrait dire, sans antinomie, qu'il est un voyageur sédentaire. Mais aussi exemplaire. L'Europe est son domaine. Il y est partout chez lui. Au seuil de ce XXe siècle où la folie des hommes, à deux reprises, va déchirer l'Europe, les frontières et les passeports ne sont pour Larbaud que d'absurdes survivances.

Il voyage. Il célèbre et quelquefois fréquente les palaces : mais dans ses trois pays préférés : l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie, il s'installe le plus souvent dans un appartement ou chez l'habitant. Il n'utilise que la langue et ne goûte que la cuisine du pays. Il fuit ses compatriotes au profit des autochtones et répartit sa journée comme chez lui entre le travail, la lecture et la promenade. Il rédige un journal intime, en plusieurs langues, pour le rendre plus confidentiel.

Cet étudiant perpétuel, cet écrivain voyageur est un polyglotte exceptionnellement doué. Il possède le grec antique et le latin comme des langues vivantes. Il lit, écrit, parle couramment l'anglais, l'italien, l'espagnol et le grec moderne. Il connaît assez le portugais, l'allemand et le russe pour en explo-

rer avec fruits les littératures. Tout ce qui touche les pays d'Europe lui est accessible ; d'Amérique latine également sans qu'il eût jamais foulé le sol du nouveau monde.

Pareille culture humaniste est à la fois la source et la conséquence de la singulière disponibilité du voyageur.

Larbaud est chez lui en Italie, quand il nous fait admirer « la douce, l'intelligente, l'indulgente lumière toscane, légère et un peu attristée », quand il nous entraîne à travers les Pouilles et la Basilicate sur les traces de ses fantasques amours, quand il écrit « chaque pays a son ange gardien, c'est l'ange géographique. Et de tous les anges gardiens de tous les pays du monde, le plus aimable, c'est l'ange gardien de l'Italie (...) Quoi qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, il y fera toujours bon vivre... elle est toujours la mère et la maîtresse bien-aimée. »

Il est chez lui au Portugal, à Lisbonne et sa place du Commerce, la plus belle place d'Europe, et le Rossio « où les oiseaux se couchent dans les arbres, en si grand nombre qu'ils remplacent le feuillage l'hiver. » — « Cette langue, dit-il du portugais, je l'ai apprise comme on obtient l'amour d'une femme. » Et il compare le mot qui veut dire jeune fille : *rapariga*, à ses équivalents espagnols et italiens : *rapaza*, *ragazza* : « Je lui ai trouvé la même qualité aimable (...) : le bruit joyeux qu'il fait, bruit de sortie d'école, de passage, avec des rires, dans la rue, d'écolières. »

Il est chez lui en Espagne, à Alicante, il se sent heureux à l'ombre des palmiers et des platanes qui longent le port. Les vieux oliviers, compagnons de ses promenades, l'enchantent et aussi les belles perspectives sur la Sierra : « Venez, écrit-il à ses amis parisiens, vous aurez de l'ombrage, des fleurs, de la musique populaire, des danses champêtres, de grands plats d'un riz doré mêlé de poisson, de champignons, de piment, de poulet, à votre choix, et enfin une dizaine de jeunes filles très gaies et très bien élevées, bonnes joueuses de tennis pour charmer vos fins d'après-midi ».

Il est chez lui dans les pays du Nord ; « J'aime les librairies danoises : elles semblent contenir tout ce que je voudrais

savoir et sous une forme nette et jolie. Les mots danois ont quelque chose de fin et de rare : de l'allemand plus aristocratique, de l'anglais moins familier, une langue ornée de toute la dignité des idiomes littéraires et dont l'orthographe semble avoir été fixée par des grands humanistes épris de grec et de simplicité. »

Il passe trois semaines à Stockholm. Il aime « cette ville claire et grande, l'eau vivante entre les quais de pierre d'un gris pâle et doux ; les jardins épars sur les eaux ; et l'existence décente et aisée, l'ivresse respectable et respectée... » Il y est amoureux de toutes ces jeunes filles « beaux visages aux traits aimablement durs, aux yeux farouches et bleus... » Il va errer dans les bocages de Djürgarden, dans les jardins des restaurations, « le coeur tout alourdi de caloric-punch glacé. » Et s'attabler à Strömparterren :

« Strömparterren, place où l'on boit, au bord des eaux,
 « Comme dans l'eau, et sous un pont, sous les feuillages,
 « Le soir, du caloric-punch et des liqueurs que l'on ne sert
 « Qu'en flacon d'un quart de litre qu'il faut bien vider.
 « C'est la plus douce chose à Stockholm.
 « Cela fait penser à Venise et à des soirs sur la Tamise... »

Il est chez lui en Angleterre. Il est chez lui partout en Europe. Souvenons-nous de Kharkow » une ville pour moi », de « mon Allemagne comme une épouse aimable et comme un foyer chaud... » Mais on ne peut escamoter la Suisse, ce pays fait de vingt-deux « états-jouets » préfiguration sans doute de son rêve d'Européen. Il suffit de parcourir son Journal pour savoir qu'à Genève, à Lausanne, à Berne, à Lucerne, à Zurich, ce qui l'intéresse avant tout, c'est un détail de moeurs, une enseigne de magasin, un menu de repas, un itinéraire sur le lac des Quatre-Cantons. Les nuances des accents régionaux l'amuse ainsi que certaines particularités de costumes et de traditions. Et c'est finalement pour admirer le lien confédéral qui unit ces petits Etats sans entamer leur originalité.

On ne peut davantage escamoter Londres qui a tant compté dans sa vie... A peine arrivé, aussi sincère que lorsqu'il a murmuré : « Oh ! que n'ai-je passé ma vie à Elsenieur. Il se surprend à dire de Londres : « Comment fait-on pour

vivre ailleurs ? Tout y est bon : le thé, le brouillard, les journées bien équilibrées sur leurs quatre repas, les dimanches silencieux, les squares déserts... » Et à propos de Samuel Butler : « J'aurais pu peut-être consacrer plus de temps à Butler (...) mais il y avait Londres et une londonienne : je ne crois pas que Butler lui-même aurait trouvé l'excuse mauvaise. »

Voyageur sédentaire et exemplaire, il a dédié — sans paradoxe — un de ses livres à son pays natal, le Bourbonnais, son « duché ». C'est une sorte de poème de reconnaissance et de piété, auquel il donne le nom d'*Allen* ; « Allen » qui fut la devise de l'ordre de l'Ecu d'Or fondé au Moyen Age par Louis II de Bourbon, Et Larbaud rappelle que la devise « Allen » est faite d'un mot d'Outre-Manche signifiant *tous, tous en un*, que ce mot est rattaché par son étymologie à la vie européenne et surtout que c'est un mot de ralliement, dont la signification est proche parente de termes tels que « union, unité, catholicité. »

Ainsi, jusque dans un hommage rendu à sa province, Valéry Larbaud s'est inventé des raisons de nier les frontières et d'édifier, par les moyens de la pensée et de l'art, une patrie idéale où les hommes ne subiraient d'autre loi que celle de leur conscience : « Criez Allen, criez espérance... », jette comme un message le voyageur exemplaire.

RENÉ PALMIERY